

BULLETIN DE L'AAQ
vol.2, no.1, février 1996

**Thème: Complémentarité de l'anthropologie physique
et de l'anthropologie culturelle**

EDITORIAL
ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE ET ANTHROPOLOGIE
CULTURELLE:
LA SÉPARATION ET LE PARTENARIAT

Denis **Blondin**, Cegep François-Xavier Garneau

La confusion du biologique et du social n'est pas une erreur occasionnelle, mais une recette de base pour mijoter la conception occidentale de la diversité humaine. On n'a pas à chercher loin pour trouver des psychologues qui parlent de *l'intelligence* comme d'un organe plus ou moins gros, ou des historiens pour qui *l'évolution* (tout court) est le concept de base exprimant la variabilité des sociétés. Est-il étonnant que la mentalité irrationnelle soit aussi comprise comme une caractéristique du cerveau propre à certaines tribus? Le mariage anthropologique du "physique" et du "culturel" a sans aucun doute alimenté la confusion. D'où l'urgente nécessité de la séparation, dans le langage d'abord. Peut-être aussi dans les institutions, cela reste à examiner de plus près. Mais il est vrai qu'ultimement, dans le réel imaginé au bout de nos concepts, le biologique et le culturel sont des inséparables. Aussi faut-il penser en même temps au partenariat, la séparation n'étant qu'un moyen.

Il s'agit bien sûr de conserver le plus vaste champ de recherche quant aux manifestations d'humanité, ce qui est déjà une marque distinctive de l'anthropologie culturelle, indépendamment de ses alliances avec les autres champs anthropologiques. Il s'agit aussi de continuer à explorer les zones floues, y compris celles où se rejoignent fatalement les effets réels issus de ces sphères distinctes appelées "le biologique" ou "le culturel", mais aussi "le psychique" ou "le social". Nous n'avons d'ailleurs pas le choix, ne serait-ce que pour tenter de démêler l'écheveau des discours qui s'y attachent. Une telle entreprise ne se résume certes pas au statu quo, particulièrement en regard de la sphère physique. Bien au contraire, il faut continuer à délaisser les obsessions traditionnelles pour la peau et les os, pour se donner d'autres objectifs de recherche, en particulier celui de comprendre comment la diversité humaine -

celle des langues comme celle des identités politiques - est le produit d'un unique système nerveux et sensoriel, lui-même fabriqué sur la base d'une certaine recette génétique.

Ce n'est certes pas une mince affaire pour de vulgaires anthropologues que de vouloir participer à l'exploration de ces deux domaines clés de la neurologie et de la génétique, qui apparaissent comme les interfaces les plus fascinantes entre le culturel - un culturel conçu en termes mentaux - et le biologique conçu comme fondement de la vie psychique individuelle et comme référent de la commune humanité plutôt que de chaque tribu. Si on choisit de s'y intéresser sérieusement, sans doute sera-t-il nécessaire de repenser en profondeur une philosophie de formation, en puisant dans un héritage boassien sans doute, mais aussi en l'actualisant pour tenir compte des changements majeurs survenus dans le champ d'études du "physique".

Puisque comprendre n'est pas le vrai but de la science, il s'agit aussi d'explorer le champ des possibles - comprendre pour agir -, dans le but de contribuer à cette ingénierie sociale qui devient de plus en plus indispensable à l'échelle planétaire. Au départ, se posent certaines questions essentielles, telles que celle de savoir si nous sommes des singes naturellement programmés pour le capitalisme ou l'infidélité (masculine, bien sûr), ou bien si notre "*fitness*" pourrait aussi s'appliquer à l'élaboration de formes sociales fondées sur la curiosité, la négociation, la réciprocité - tous traits éminemment reliés à notre petit côté primate. Quand on entreprend d'échafauder des projets d'un nouveau partenariat, il y a toujours beaucoup de pain sur la planche.

Denis Blondin
Collège François-Xavier-Garneau

DÉBAT:
BIOLOGIE ET CULTURE: DEUX INSÉPARABLES
Benjamin **Leblanc**, Université de Montréal

L'évolution du fait humain fascine. Elle constitue un défi pour les anthropologues et, à bien des égards, mystifie encore la Science. Afin d'en comprendre les processus, une kyrielle de lignes directrices ont été empruntées au cours du passé, se constituant ainsi en une méthodologie polymorphe qui aura été bien souvent taxée d'inadéquate. Mais, aujourd'hui, forte d'une meilleure crédibilité, elle présente un projet concrétisé, et se traduit en une initiative beaucoup mieux définie. Parmi les notions qui composent maintenant

notre approche dans l'étude de l'évolution humaine se trouve le **bioculturel**. Non seulement est-ce là un élément essentiel à la compréhension des processus évolutifs de l'hominisation, mais c'est aussi l'un des piliers sur lesquels repose l'identité de l'anthropologie.

Bien que l'être humain se caractérise par une configuration biologique étonnante, ne porter l'étude de son évolution que sur ce plan serait omettre l'attribut qui le différencie des autres espèces: "le fondement de l'aptitude humaine à l'innovation sans mutation génétique", c'est-à-dire la culture. Celle-ci, qui constitue tout ce que la créativité humaine a ajouté, ajoute et ajoutera à l'hérédité biologique, accuse un tel poids dans le fait humain qu'on se voit forcé de la reconnaître comme un facteur de taille au sein des rouages de l'hominisation. Un scénario bien connu des anthropologues est celui du développement culturel relié à la bipédie. En effet, cette condition aura permis à l'hominidé de s'investir dans de nouvelles activités, telles la manipulation et le transport d'objets, la fabrication d'outils, etc. C'est cette libération des membres supérieurs qui semble avoir servi de tremplin à la culture. Or celle-ci ne peut s'être développée qu'à travers l'intention d'améliorer les conditions de vie du groupe, ce qui aura contribué à la reproduction et à la survie de l'hominidé. On observe donc une réaction en chaîne, où la biologie influence la culture qui, à son tour, influence la biologie. Nous n'avons pas cependant à aller chercher nos exemples si loin dans le temps. En effet, aujourd'hui même et dans tout groupe social, il n'y a qu'à observer les éléments d'une culture qui perturbent la génétique d'une population, telles les alliances, les règles relatives au choix du conjoint, l'exploitation des ressources à travers un champ cognitif particulier, etc.

Il est vrai que s'il survenait un changement radical dans notre environnement, nous réglerions possiblement le problème par la technologie avant même que ne s'effectue une modification au sein de notre organisme. Mais, là encore, prévenir cette modification biologique par la technologie serait un exemple d'incidence du culturel sur le biologique. Il est aussi intéressant de spéculer à long terme sur les répercussions de la technologie sur nous-mêmes; l'exposition de l'organisme humain aux forces électromagnétiques et aux substances toxiques provoquera-t-elle un processus d'adaptation biologique. Outre l'importance de l'idée bioculturelle dans le champ théorique de l'évolution, il appert qu'il s'agit d'une notion **propre à l'anthropologie**. En combinant deux approches, biologique et culturelle, notre méthodologie repose désormais sur un socle solide, un socle unique et distinct. Notre discipline devient alors "le jeu où le biologique et le social développent entre eux des rapports dialectiques". Il ne s'agit plus seulement de comprendre la dynamique de l'un

ou de l'autre, mais plutôt d'identifier des rapports passés, présents et futurs. L'anthropologie est la seule science à présenter une telle étude de l'écologie humaine. En refusant de créditer une distinction précise entre nature et culture, elle s'inscrit dans les courants de la nouvelle pensée scientifique.

Benjamin Leblanc
Candidat au doctorat, U de M

REFLEXIONS
LE DIFFICILE MARIAGE ENTRE
L'ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE ET L'ANTHROPOLOGIE
CULTURELLE

Entrevue de Suzanne **Champagne** avec Marc-Adélar **Tremblay**

L'ambition de la science anthropologique est de comprendre l'humain dans toutes ses dimensions. Voilà pourquoi l'anthropologie s'est définie des champs disciplinaires particuliers comme l'anthropologie physique ou biologique (comprenant l'archéologie) et l'anthropologie culturelle et sociale (y compris l'ethnolinguistique). D'où vient alors qu'une université choisit un champ disciplinaire plutôt qu'un autre? Examinons le cas de l'Université Laval.

Pour comprendre l'émergence, à Laval, d'une anthropologie culturelle en tant que discipline autonome à compter de 1970, il faut replacer son enseignement dans son contexte institutionnel, soit celui de la liaison étroite, de 1960 à 1970, entre l'anthropologie et la sociologie, dans le cadre d'un Département de sociologie et d'anthropologie. "En somme, l'anthropologie était une sorte de complémentarité de la sociologie", affirme M.-A. Tremblay. Il faut encore souligner que pour initier des étudiants aux deux traditions scientifiques selon le modèle américain, il aurait fallu disposer des ressources humaines nécessaires, ce dont ne disposait pas, à l'époque, le milieu universitaire de Laval, contrairement à celui de l'Université de Montréal. Afin de se distinguer de la sociologie, le département d'anthropologie a donc mis l'accent non seulement sur la recherche empirique, mais sur la recherche transculturelle qui lui permettrait de documenter soigneusement des comparaisons avec le milieu canadien-français fortement étudié par les sociologues. L'anthropologie s'est donc découpée des aires géoculturelles: l'Amérique du nord (Québec), l'Amérique du sud et l'Afrique noire.

A.A.Q.: Vu d'aujourd'hui, est-ce un avantage ou un désavantage d'avoir concentré les efforts dans une seule des branches de l'anthropologie?

M.-A.T: C'est sans doute à la fois une faiblesse et une force. La principale faiblesse est un manque de connaissance des étudiants dans le domaine de l'anthropologie biologique, à savoir, la préhistoire, mais aussi tout ce qui touche à l'organisme humain. Nos étudiants ont une lacune de ce côté. Par ailleurs, Laval est devenu le plus gros département d'anthropologie culturelle au Canada. Nous avons fait notre marque comme appartenant à un département d'excellence dans le domaine culturel, contrairement à d'autres universités canadiennes qui mélangent les domaines. On peut se demander s'il ne vaut pas mieux développer une expertise dans un domaine spécifique et ensuite se familiariser avec l'interdisciplinarité.

A.A.Q.: Le choix d'une formation en anthropologie sociale et culturelle ne porte-t-il pas préjudice aux étudiants qui, au lieu de se distinguer des sociologues, viennent les concurrencer dans l'étude de la société occidentale, compte tenu des limites financières actuelles de la recherche sur des terrains autres qu'occidentaux?

M.-A.T: Les anthropologues ne sont pas en concurrence avec les sociologues parce que leur formation, d'une part sur le terrain et d'autre part en recherche appliquée, permet d'apporter aux problèmes sociaux, comme le suicide ou encore la violence conjugale, un regard particulier en raison de l'intérêt porté au vécu des personnes. La perspective est globalisante, comme par exemple dans le domaine de la santé. Un anthropologue d'expérience est amené à élargir ses perspectives. D'ailleurs, il y a peu de diplômés en anthropologie physique au Canada. L'archéologie est encore sous-développée. Il y a encore trop peu de professeurs dans ce domaine. Les professeurs ne sont pas remplacés. Dans le milieu universitaire comme ailleurs, il y a un engouement pour les sciences de l'organisation.

A.A.Q.: Le défi de l'anthropologie ne serait-il pas de se distinguer des sciences dites "molles" et de développer sa branche biologique et physique?

M.-A.T: Le défi de l'anthropologie est une meilleure insertion dans notre société et la démonstration de son utilité auprès de ceux qui en financent les recherches. La scientificité n'a plus à être démontrée. Les sciences physiques ont eu un prestige dans la mesure où, autrefois, il était admis que les résultats des travaux avaient un caractère définitif, comparativement aux études sociales qui ont toujours évolué selon les contextes. Mais les temps ont changé et les sciences physiques évoluent également.

A.A.Q.: Comment expliquez-vous que l'AAQ rejoigne en très grande partie des anthropologues culturels comme si les anthropologues physiques ne voyaient pas d'intérêt à s'unir à nous?

M.-A.T.: Il n'y a presque pas non plus d'anthropologues physiques dans la Société canadienne d'anthropologie. D'abord ils sont peu nombreux et la plupart s'intéressent à des populations particulières à l'extérieur du Québec. Sans doute que leurs intérêts vont du côté des sociétés américaines d'ethnologie. L'appartenance à plusieurs associations professionnelles finit par devenir dispendieux.

A.A.Q.: Le mariage entre les anthropologues culturels et les anthropologues physiques relève-t-il de l'utopie?

M.-A.T.: Cette distinction est une réalité comme l'est celle entre l'est et l'ouest du Québec. Les anthropologues de Laval et des autres universités se respectent mais ne travaillent pas ensemble. Il y a un isolement dans la recherche. C'est une barrière difficile à franchir, bien qu'il y ait une liaison naturelle très grande entre l'anthropologie physique et l'anthropologie culturelle. Par ailleurs, leur histoire respective n'a pas encore montré la facilité d'un tel mariage. Il n'y a pas eu beaucoup de recherche commune. Je ne connais pas la situation actuelle. Je pense cependant que c'est là un gros défi. Si la réalité concrète ne témoigne pas de l'existence de cet arrimage, les associations des uns et des autres ne peuvent que refléter cette division.

Suzanne Champagne
Comité du Bulletin

OPINION
LES DILEMMES DE LA FORMATION
Jacques **Morrissette**, Cégep Lionel-Groulx

On n'apprend rien de nouveau aux spécialistes de l'anthropologie en rappelant qu'elle englobe tout ce qui concerne l'humain dans ses aspects biologiques et sociaux, dans ses réalisations matérielles et intellectuelles, autant sous l'angle diachronique que synchronique. En ce sens, l'anthropologie offre à ses praticiens des champs d'étude fascinants, les confrontant par ailleurs à un dilemme: le choix rapide d'un champ de spécialisation. Au niveau de l'enseignement, un problème se pose. Faut-il opter pour un enseignement général englobant toutes les branches de la discipline ou, au contraire, se limiter

à un enseignement plus spécifique? Le choix de l'un ou l'autre de ces pôles a des implications très importantes tant pour les maisons d'enseignement que pour les futurs praticiens de la discipline.

Lorsqu'une institution choisit de présenter toutes les branches de la discipline, elle permet évidemment aux étudiants de survoler les champs d'étude, les méthodes et les domaines de chacune d'entre elles, ce qui leur permet d'effectuer un choix plus éclairé quant à leur spécialisation. Mais, dans ce cas, l'institution peut-elle prétendre donner une vision adéquate de chaque branche de l'anthropologie? Peut-elle prétendre se démarquer dans chacune de celle-ci? Pour ce faire, il faudrait, en premier lieu, qu'elle soit capable d'attirer des personnes indéniablement compétentes dans chacune des spécialités et, en deuxième lieu, qu'elle ait les moyens de les retenir en leur fournissant des conditions adéquates de recherche dans un milieu stimulant. Lorsqu'au contraire une institution mise sur un enseignement orienté dans un champ particulier, elle peut prétendre offrir une formation plus achevée. Cependant, offre-t-elle un véritable choix de spécialisation à ses étudiants? Présente-t-elle une vision complète de l'anthropologie?

Mon parcours personnel peut servir d'illustration aux avantages et désavantages des choix différents au niveau de l'enseignement universitaire. En général, j'ai certes apprécié mes études de premier cycle à l'Université de Montréal parce que le curriculum couvrait un vaste éventail des différents domaines de l'anthropologie soit, l'anthropologie physique, la paléontologie, l'archéologie, l'ethnologie et la linguistique. Cependant, les écarts entre les professeurs, tant du point de vue de leurs compétences que celui de leur qualités pédagogiques, étaient pour le moins impressionnants. Ainsi, en anthropologie physique, je ne retiens que des aspects négatifs de ma formation. L'enseignement était alors dispensé par un seul professeur dont les qualifications professionnelles étaient fort discutables et les qualités pédagogiques encore plus douteuses. Dans ses cours, on devait se familiariser avec les théories de Galton *et suis* sans entendre de point de vue différent. Le plus moderne des théoriciens abordés était Valois, le maître à penser de ce professeur agrégé qui ne parvenait pas à sortir des ornières de son mentor. Comme ce dernier, il croyait mordicus à l'existence des races et à la transmission des caractères acquis. Son biais idéologique le rendait incapable de s'ouvrir aux autres écoles de pensée. Fort de sa formation médicale, il croyait tout savoir, mais demeurait incapable de présenter adéquatement les notions de génétique, même les plus élémentaires. Pour comprendre, il valait encore mieux s'absenter des cours et effectuer les lectures recommandées. Lorsqu'il abordait la paléontologie, cet expert instantané n'y comprenait pas grand-chose et s'"enfargeait" de belle manière dès qu'il déviait

des textes de Piveteau. Heureusement, il s'est retiré depuis. Son enseignement ne m'en a pas moins fait fuir cette spécialité. Il aurait été préférable pour le département, de ne pas couvrir cette branche de l'anthropologie plutôt que de laisser diffuser des balivernes inacceptables. Peut-être qu'à cette époque, les compétences académiques n'étaient pas nécessairement un critère d'embauche. Je réalise aujourd'hui qu'une formation en anthropologie physique sous un éclairage différent aurait peut-être modifié mon orientation. Il est possible que je n'aie jamais choisi la même branche que Bernard Chapais, Yves Coppens ou Stephen Jay Gould, mais j'aurais au moins appris à les lire et à les apprécier beaucoup plus tôt, au lieu de conserver longtemps l'impression que cette branche était un repaire d'incompétents. Ce n'est donc que plus tard que j'ai découvert les champs réels d'application de l'anthropologie physique ainsi que l'existence de la primatologie et de l'anthropologie médicale. J'ai réalisé l'importance d'intégrer ces contributions majeures dans la démarche ethnologique. Heureusement, depuis ce temps, l'Université de Montréal a rectifié son tir en attirant des professeurs plus qualifiés.

En archéologie, quelques professeurs se partageaient la tâche de présenter les méthodes, les techniques et les réalisations de cette science, dispensant toutefois un enseignement de qualité inégale. Cependant, la présence de spécialistes d'aires culturelles et d'écoles différentes permettait de se faire une juste idée d'ensemble de cette branche, compensant ainsi le nombre limité de cours et le temps insuffisant pour couvrir un sujet en particulier. À la maîtrise, les étudiants pouvaient se spécialiser et recevoir un encadrement fort valable. De plus, lors de mes séjours en Amérique du Sud, la formation reçue m'aura permis d'établir des contacts fructueux avec des équipes d'archéologues, en particulier celles de Bill Isbell, de Richard McNeisch et Angel Garcia-Cook. J'ai tiré profit de leurs travaux, même si je n'étais pas spécialiste.

Pour leur part, les ethnologues et les linguistes, en raison de leur nombre, couvraient des tendances et des écoles différentes que venaient enrichir les nombreux professeurs invités. Les étudiants se voyaient placés devant des choix professionnels plus éclairés. De plus, l'enthousiasme contagieux de certains professeurs, leur implication et leurs compétences incitaient à se tourner vers cette branche. Cependant, le choix limité des aires culturelles m'a amené à entreprendre une scolarité de 3^e cycle à Laval qui offrait en ethnologie des ressources intellectuelles très stimulantes.

La formation holistique de l'Université de Montréal constitue encore un survol des différentes branches de l'anthropologie. L'approche est intéressante moyennant certaines conditions dont la présence de plusieurs spécialistes dans une même branche, leur orientation différente, leurs expériences diversifiées et

leurs compétences pédagogiques. Ce type de formation offre l'avantage d'initier les étudiants aux différentes théories, méthodes, techniques et procédures de recherche. En revanche, parce qu'un département dispose rarement d'un personnel suffisant pour tout couvrir adéquatement, il ne peut garantir l'excellence dans toutes les spécialités. Le risque est grand d'une formation tronquée. Dans ce contexte, il devient impossible de répondre aux attentes des étudiants de 2e et 3e cycles.

Une formation plus circonscrite, telle l'ethnologie à l'Université Laval ou encore l'archéologie à l'Université de Calgary, attire des spécialistes intéressés par des aires culturelles diversifiées. La formation est donc plus solide. Par ailleurs, le grand inconvénient demeure l'obligation de choisir un champ de spécialisation sans avoir passé en revue tous les domaines de l'anthropologie. Un tel choix est inéluctablement prématuré. On peut dès lors se demander s'il ne conviendrait pas mieux d'offrir, dans un premier temps, une propédeutique consacrée au survol des grands champs de l'anthropologie. Dans un second temps, les étudiants se dirigeraient vers l'université qui offre une formation spécialisée dans le domaine qui les intéresse. Mais ne rêvons pas trop. Les universités pensent qu'elles peuvent tout offrir. Par conséquent, les interrogations soulevées en introduction demeurent. Y a-t-il trop d'universités qui dispensent des cours d'anthropologie? Faudrait-il envisager la spécialisation des départements ou laisser la situation telle quelle?...

Jacques Morrissette
Professeur, Cégep Lionel Groulx